

s'amuse beaucoup. Autres raisons encore, le manque d'argent et la privation de femmes — qu'il ne paie du reste pas — mais dont il se défie par crainte des maladies vénériennes, lui, qui là-bas, a juré fidélité à sa fiancée et qui le lui rappelle timidement dans ses lettres .»

A proximité de ces cabarets, il y a des promenades où les soldats « font la retape », soit isolément, soit en groupes, cherchant ainsi à se rapprocher des homosexuels.

Le « Comité scientifique humanitaire » de Berlin a voulu être renseigné sur le nombre des homosexuels en Allemagne.

Une circulaire fut adressée aux étudiants de l'école polytechnique de Charlottenbourg et au syndicat des ouvriers métallurgistes; elle posait trois questions : Votre instinct vous porte-t-il vers les femmes ? Vers les hommes ? Vers les deux sexes ?

Cette lettre était accompagnée d'un bulletin de vote anonyme sur lequel se trouvaient les lettres : F., H., et F. et H., il suffisait de souligner l'une ou l'autre de ces lettres pour manifester ses penchants.

Il y eut 1. 696 votants parmi les étudiants et 1. 885 parmi les ouvriers.

Les réponses donnèrent pour les étudiants 91 % de normaux, 4,4 % d'homosexuels, et 4,6 % de bisexuels, soit 9 % d'anormaux, et pour les ouvriers 95, 6 % de normaux, 1, 16 % d'homosexuels et 3, 24 % de bisexuels, soit 4,4 % d'anormaux.

Le statisticien fait observer que ces chiffres sont en dessous de la réalité, parce que les professions les plus atteintes n'ont pas été enquêtées, par exemple : « la haute aristocratie, les officiers de marine, les écoles qui, dans le tableau des épreuves de hasard, tenaient le record. »

D'après le même auteur, ces chiffres sont atteints à Londres et en Hollande, tandis que la France et la Belgique présentent des moyennes fort inférieures.

Mais je ne crois pas qu'une investigation semblable à celle du comité de Berlin ait été poursuivie en France. Voilà un excellent sujet pour les grands quotidiens qui aiment ouvrir des enquêtes parmi leurs lecteurs et leurs lectrices.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Revue de Paris : la Commune et Wagner, jugés par Georges Bizet. — *Les Entretien Idéalistes* : à propos des cures de Lourdes. — *La Nouvelle Revue* : poèmes kabyles. — Memento.

Les *Lettres de 1871* que publie la *Revue de Paris* (1^{er} octobre) montrent le cœur généreux, l'âme enthousiaste de ce malheureux grand homme que fut Georges Bizet.

Ah ! la nausée de Bizet, le 20 mars 1871 ! Lisez ceci, qu'il mande à un ami, son beau-frère, M. Hippolyte Rodrigues :

... Dans Paris, trois cent mille hommes ! honte à jamais ineffaçable ! trois cent mille lâches, trois cent mille gredins, bien plus coupables, à mon avis, que les toqués de là-haut (1). — Quand je dis 300.000 lâches, j'ai tort, je devrais dire 295.000, car 5.000 hommes environ (j'en étais) sont allés se mettre à la disposition du gouvernement. Malgré notre nombre restreint, malgré notre armement défectueux, malgré le *manque de munitions* (c'est insensé, mais je vous jure que c'est ainsi), nous aurions marché. On nous a fait poser dix-huit heures. Nous n'avons pas vu un officier supérieur, pas reçu un ordre. Nos chefs de bataillon n'ont pas daigné venir s'informer de nous. Le mien a fait une légère apparition vers deux heures et n'est plus revenu. A minuit, un manière d'officier d'état-major est venu nous conseiller de rentrer chez nous.

Tout Paris dehors, en bourgeois, le cigare à la bouche, s'informant avec tranquillité. Ceux de là-haut osant à peine sortir de leur trou. Non, cher ami, non ! jamais Paris ne se relèvera de cette honte. Ce serait à crever de rire, si ce n'était le signe certain de la mort d'une société. Quant au pillage, le *Journal officiel* en a mille fois menti ! on n'a pas pris une épingle ! Ils sont disciplinés là-haut, et le premier qui volerait serait fusillé. Montmartre est parfaitement accessible. Les conservateurs vont s'y promener et y sont du reste reçus très courtoisement. Hier dimanche (il faisait beau), la ville avait vraiment un air de fête !... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'exagère rien !...

Hier, deux Montmartrois m'appellent : « Ohé ! le citoyen du sixième, ça va, chouette ! Coulée la réac, sauvée la sociale ! » Moi : « Mes agneaux, avez-vous pensé aux Prussiens ? — Quels Prussiens ? — Mais les Prussiens de la Prusse, parbleu ! ils vont nous tomber sur le poil ! — Ta parola ? — Ma parole ! » — *Après un peu de réflexion* : « Bah ! c'te fois-ci, on te leur-z-y flanquera-z-une tripotée !... — Oui, mais, c'te fois-ci (reprise en regardant fixement le bonhomme), c'te fois-ci, il ne faudrait pas f... le camp comme la première ! » — Si vous aviez vu la tête du sujet, vous auriez ri. Son regard disait clairement : « Tiens ! il me connaît ! »

Les boutiques sont ouvertes ; on ne pense pas au lendemain, on ne comprend pas ! Paris est idiot, abruti. — Je fais ce pari : j'irai me placer où l'on voudra et je giflerai les cent premiers qui me tomberont sous la main ; pas un ne répondra ! C'est fantastique. J'ai été dur, très dur, pour de jolis messieurs qui se lamentaient sur leur fortune, leurs intérêts, etc. « Allez prendre un fusil, et venez nous rejoindre ! » Ils sont partis sans mot dire.

Je confesse mon erreur : j'avais bien jugé la situation de l'insurrection, mais je croyais que Paris avait encore quelques gouttes de sang dans les veines. Je m'étais trompé, faites excuse !

Le Comité central, ne sachant plus que devenir, va essayer de faire des élections afin de se cacher derrière le suffrage universel. Nous verrons si Paris sera assez lâche encore pour prendre part à ce scrutin. Des menées réactionnaires sont cachées sous tout ce désordre...

En somme, ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de danger pour nous. Paris est tombé trop bas pour être sanguinaire. Nous n'avons plus de révolutions,

(1) Les fédérés établis alors à Montmartre, Belleville, etc.

mais bien des parodies de révolution ! Le crime ne peut exister qu'à l'état de rare exception...

J'ai voulu être gai, mais vous sentez bien que je suis navré, n'est-ce pas?... Nous marchons à la monarchie catholique, et c'est là ce que je redoutais le plus !

Plus tard, le 29 mai 1871, Georges Bizet écrivait en ces termes à Mme Halévy, sa belle-mère :

... Je ne vous parle pas de Wagner aujourd'hui. Êtes-vous injuste !... Du reste, c'est le sort de ces grands génies d'être méconnus par leurs contemporains. Wagner n'est pas mon ami, et je le tiens en médiocre estime ; mais je ne puis oublier les immenses jouissances que je dois à ce génie novateur. Le charme de cette musique est indicible, inexprimable. C'est la volupté, la tendresse, l'amour !...

Si je vous en jouais huit jours, vous en raffoleriez !... D'ailleurs, les Allemands, qui, hélas ! nous valent bien en musique, ont compris que Wagner est une de leurs colonnes les plus solides. L'esprit allemand du XIX^e siècle est incarné en cet homme.

Vous savez bien, vous, ce que le dédain a de cruel pour un grand artiste. Heureusement pour Wagner, il est doué d'un orgueil tellement insolent que la critique ne peut le toucher au cœur, — en admettant qu'il ait un cœur, ce dont je doute.

Je n'irai pas si loin que vous et je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme, c'est un dieu ! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange ! — Eh bien : prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien, absolument rien. L'expérience a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement, Beethoven est mort depuis cinquante ans et la mode est de trouver cela beau.

Jugez bien *vous-même*, en oubliant tout ce que vous avez entendu dire, en oubliant les sots et méchants articles et le plus méchant livre publié par Wagner, et vous verrez. Ce n'est pas la musique de l'avenir, — ce qui ne veut rien dire ; — mais c'est, comme vous le dites si bien, la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable.

Ouf !... Vous n'êtes pas convaincue, parbleu ! et vous n'êtes pas la seule ! Voltaire ne comprenait pas Shakespeare, parce qu'il était prévenu par les *conventions*, qu'il croyait être la vérité. Vous êtes prévenue aussi, et de ces dernières pages vous ne croirez qu'une chose, — c'est que je vous aime de tout mon cœur.

GEORGES BIZET.

P. S. — Il est bien entendu que, si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration, je n'écrirais plus une note de ma vie. *Imiter* est d'un sot. Il vaut mieux faire mauvais d'après soi que d'après les autres. Et, d'ailleurs, plus le modèle est beau, plus l'imitation est ridicule. On a imité Michel-Ange, Shakespeare et Beethoven ! Dieu sait les horreurs que nous a values cette rage d'imiter !...

Ce *post-scriptum* contient une leçon pour tous les jeunes artistes de tous les arts et je voudrais l'imprimer en caractères énormes.

§

Le désir de « comprendre » est un admirable désir. Notre temps est merveilleux parce qu'on arrive à presque tout expliquer. Demain démentira sans doute la plupart des preuves qui auront convaincu les plus exigeants d'entre nous. Mais, demain, nous ne serons plus là, ni nulle part que dans notre postérité, et cela est encore un bienfait.

Donc, on explique Lourdes : « Une conception nouvelle du miracle et de la nature », tel est le sous-titre d'une étude de M. Joseph Serre, parue dans **Les Entretiens idéalistes** du 25 septembre. L'auteur renvoie même le lecteur au « prochain volume de M. Adolphe Retté ».

Tour à tour, M. Serre rappelle les théories appliquées aux vertus curatives des eaux de Lourdes.

Ces eaux ont-elles des qualités thérapeutiques? Non, répond l'analyse chimique.

Suggestion? autosuggestion? est-ce d'où viennent les guérisons? Non, affirment les psychothérapeutes, car des ulcères furent cicatrisés et des tubercules ont disparu.

Et « la puissance de la volonté collective »? Des malades isolés auraient été guéris, dans leur chambre, loin, très loin de Lourdes.

Est-ce « la foi qui guérit »? Non, puisqu'un postier libre-penseur — on le nomme : un M. Gargam, — aurait été guéri.

Aujourd'hui, ceux qui veulent expliquer les cures obtenues à Lourdes penchent pour *les lois inconnues de la nature*. C'est séduisant par son vague même.

Ici, M. J. Serre raisonne :

Mais pouvons-nous admettre le miracle au *xx^e* siècle? Tout le problème est là. Renan a fait deux objections au miracle : 1° *le surnaturel est impossible*; 2° *on ne l'a jamais constaté*. Renan hésiterait-il aujourd'hui, devant les faits de Lourdes, à soutenir cette seconde assertion? Je ne le pense pas, parce que, somme toute, elle dépend de la première. Si l'on considère en effet le surnaturel comme impossible, comme absurde et contre nature, il ne reste plus qu'à chercher, de tous les faits dits miraculeux, une explication naturelle, et, si on ne la trouve pas, à faire appel aux lois inconnues et aux forces cachées de la nature. C'est pourquoi l'incrédulité est éternelle, comme la foi, parce qu'elle peut résister aux faits eux-mêmes par la puissance d'une idée, et nous ne croyons en définitive qu'aux idées, fussions-nous les plus positivistes des hommes. Le matérialisme lui-même est une théorie spéculative, et la critique historique la plus objective en apparence, celle de Loisy, par exemple, ou de Harnack, une subjective et systématique philosophie de l'histoire. Spencer, Darwin, Hæckel sont de